

Les cités-satellites contribuent à façonner l’image future de Genève. Les nouveaux quartiers tirent parti de cette période de construction unique, tout en s’adaptant aux nouveaux défis

Grands ensembles, d’hier à aujourd’hui



Les barres de Meyrin-Parc, construites au début des années 60. JPDS



Le quartier de Belle-Terre, à Thônex. YVES ANDRÉ/ATELIER BONNET



MAUDE JAQUET

Série d'été ► Elles se regardent, en vis-à-vis, comme un miroir du temps. D'un côté, les barres de Meyrin-Parc, imposantes et quasi monochromes, comme les ont imaginées les architectes du bureau Addor et Julliard. De l'autre, les éclectiques bâtiments du quartier des Vergers, premier d'une nouvelle vague de grands quartiers à Genève, pensés depuis le début du siècle. A soixante années d'écart, ces deux quartiers de respectivement 13 000 et 3000 habitant-es ont fondamentalement changé le visage de la bourgade villageoise qu'était originellement Meyrin.

Si l'on ne construit plus dans le présent siècle comme on le faisait en 1960, ces grands ensembles urbains nés sur des anciennes terres agricoles sont toujours d'actualité à Genève. Les nouveaux exemples, parfois pas même sortis de terre, s'appellent Belle-Terre – nous y reviendrons –, Grands-Esserts ou Cherpines. Le défi premier n'y est guère différent: répondre au besoin de logements d'une population grandissante avec le souci de construire du qualitatif. Un défi qui nécessite de penser nouveau, tout en s'appuyant sur les exemples des cités-satellites.

Cité (quasi) indépendante
En embrassant du regard Meyrin-Parc, les maîtres-mots de l'architecture moderne sautent aux yeux: des bâtiments fondamentalement similaires, disposés dans un vaste parc peu voire pas urbanisé, systématiquement raccordés aux axes routiers pour offrir un accès direct en voiture. De quoi concilier praticité et qualité de vie à l'aune des critères de la modernité. Ici, pas question de mobilité douce ni d'isolation thermique,

des préoccupations devenues depuis centrales dans les nouveaux quartiers. «L'une des grandes différences avec aujourd'hui, c'est la vitesse à laquelle on a construit cet ensemble», relève Pierre-Alain Tschudi, à la fois ancien conseiller administratif de Meyrin – très investi dans le projet des Vergers – et président de l'association Mémoires de Meyrin. En 1961, soit trois ans seulement après le déclassement de la zone, les premiers habitant-es prennent leurs quartiers dans ce qui est la première cité-satellite de Suisse.

L'uniformité est architecturale – grâce à un projet piloté par un unique bureau d'architectes, impensable aujourd'hui – mais aussi sociale. «Les habitants sont tous jeunes, il y a beaucoup de familles et ce sont pour la plupart des étrangers ou des Confédérés venus pour travailler au CERN, qui vient de s'installer à proximité, ou dans les organisations internationales», esquisse Pierre-Alain Tschudi. Si la construction d'un centre commercial est immédiate, les infrastructures comme l'école ou le centre culturel mettent elles des années à advenir, contribuant à donner à Meyrin-Parc l'étiquette de cité-dortoir qui lui collera longtemps à la peau. Un écueil que les habitant-es d'alors identifient: ils et elles se constituent en association pour revendiquer l'accès à des loisirs et des facilités auxquels aspire cette classe sociale éduquée. Laquelle évolue en détachement total du village voisin.

Diversité à tous points de vue
Si Meyrin n'a pas à rougir de sa cité, la focale a évidemment changé quand advient le temps de penser le quartier des Vergers. «Il ne s'agit pas seulement de répondre à la crise du logement, mais aussi aux crises de la biodiversité, des ressources et du climat», rappelle l'ancien élu vert. Ici, la diversité est érigée en mot d'ordre sur les plans architecturaux, sociaux, générationnels ou encore fonctionnels, avec la création d'arcades et autres espaces de vie. Un quartier qui se veut exemplaire, mais qui doit aussi «s'intégrer à la commune existante, et cela a notamment passé par l'attribution d'une partie des nouveaux logements à des Meyrinois. Ainsi les 3000

nouveaux habitants se sont retrouvés en partie aux Vergers, mais aussi dans les autres quartiers à la faveur des logements libérés», note l'ancien magistrat. Une condition rendue possible car la commune est le plus gros propriétaire foncier sur le terrain à construire.



«Il ne s'agit pas seulement de répondre à la crise du logement, mais aussi aux crises de la biodiversité, des ressources et du climat» Pierre-Alain Tschudi

Et cela lui donne un autre avantage: moyennant la mise en place d'un pot commun par tous les propriétaires, la commune s'engage à réaliser les aménagements et l'entretien des extérieurs – qu'elle confiera ensuite à la ferme urbaine des Vergers. Exit le gazon uniforme que chaque privé aménage chichement devant son immeuble de la cité. Place à des potagers partagés, des espaces de jeux et de déambulation propices à la rencontre. Une préoccupation sociale et paysagère qui n'était guère à l'ordre du jour lors de la construction de la cité voisine.

Le quartier se détache aussi résolument de la voiture en concentrant les parkings dans les souterrains. Même si

de ce côté-là, les lignes ont déjà bougé: «S'il fallait le refaire aujourd'hui, on diminuerait encore le nombre de places de parc et on réfléchirait à une solution qui sacrifie moins de pleine terre. A l'époque de la conceptualisation, cet enjeu-là était peut-être moins évident», analyse Pierre-Alain Tschudi.

Belle-Terre, ode au paysage
Magie du temps qui passe, on tire déjà des Vergers des leçons pour les nouveaux quartiers. Car, à Genève, «il a fallu réapprendre à construire à l'échelle d'un quartier entier, chose que l'on n'avait plus faite depuis les grands ensembles modernes», rappelle l'architecte Pierre Bonnet. Qui s'est frotté à l'exercice quand l'Atelier Bonnet a été choisi pour concevoir le projet urbanistique et architectural des deux premières pièces urbaines de Belle-Terre, à Thônex. «C'est un quartier de poupées russes qui doit à terme accueillir 7000 habitants sur un terrain où il n'y avait rien», contextualise l'architecte. Une échelle semblable à celle du Lignon qui, comme d'autres, a nourri les débuts de la réflexion: «A quoi ressemble-t-il maintenant, les gens y vivent-ils bien? On a une opportunité phénoménale de prendre du recul sur ces ensembles.»

A Thônex, c'est le paysage qui saisit d'abord l'architecte et son équipe. «L'essence du projet, c'est de restituer aux habitants une partie du grand paysage du site», explique Pierre Bonnet. Pour ce faire, les concepteur-ices ont largement joué sur la disposition des immeubles, rompant avec la bi orientation des grandes cités. «La modernité aspirait à un égalitarisme entre tous les logements. Ici, nous avons davantage réfléchi au principe d'une démultiplication des vues.» Les barres d'immeubles sont pliées, formant une multitude d'angles dégagant des vues uniques sur les montagnes environnantes. Un ingénieux agencement qui joue aussi sur les hauteurs des bâtiments, qui varient, pour démultiplier les perspectives sur l'extérieur. La diversité se lit également à l'intérieur des immeubles, sur lesquels quatre bureaux ont travaillé. Les appartements y sont étonnamment variés, une résultante des barres

pliées qui a nourri l'imaginaire des architectes.

Comment faire ensemble, et par extension quartier, à l'aune de cette diversité? «Nous avons opté pour une matière commune, qui se traduit dans la teinte des immeubles et dans le recours au bois pour des éléments des rez-de-chaussée et les encadrements.» Mais surtout, l'entier du quartier s'organise structurellement autour d'une place, lieu de passage mais aussi de rencontre spontanée. «Revenir au principe de rue, ici une place, permettait de renouer avec le caractère urbain que l'on voulait donner à ce quartier. Car la ville, c'est aussi le lien et le fait de vivre ensemble.»

Rue ne rime pas avec voitures. A Belle-Terre comme dans tous les nouveaux quartiers, le vélo s'est fait sa place et demande, comme la voiture en son temps, une organisation de l'espace qui en tienne compte. «On est dans un processus continu. Dans les pièces urbaines adjacentes, on sait déjà qu'il faudra encore davantage privilégier le vélo ou mettre l'accent sur de nouveaux enjeux comme l'énergie grise.» Et l'architecte de conclure: «La période de la modernité, c'est avant tout de la haute rationalité, en termes de techniques de construction, d'argent et de temps. C'est aussi l'époque des grands gestes et des grandes compositions formelles qui ne manquent pas de souffle. Aujourd'hui, on joue davantage sur la fragmentation, qui permet aussi de créer une émulation entre les professionnels. On soigne davantage le processus, dans un domaine qui ne cesse de se complexifier.» I

GRANDS ENSEMBLES, GRANDES IDÉES(VII)
Face à la poussée démographique d'après-guerre, Genève a vu s'élever d'ambitieux ensembles urbains à la périphérie de la ville. *Le Courrier* revient cet été sur les choix politiques, l'ancrage local, la vie associative et les défis actuels de ces quartiers emblématiques, entre héritage bétonné et regards tournés vers l'avenir. CO